



HAL
open science

Préface chinoise

Paul Feyerabend

► **To cite this version:**

Paul Feyerabend. Préface chinoise. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1989, 2, pp.15-18. hal-03389639

HAL Id: hal-03389639

<https://hal.science/hal-03389639v1>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PRÉFACE CHINOISE

Paul Feyerabend

中文序言

Paul Feyerabend est le Till Eulenspiegel de l'épistémologie. Son esprit incisif, ses salubres provocations, ont largement contribué à dépeussier le débat sur la nature de la science et à transformer beaucoup de certitudes rassises en questions ouvertes. La précision et l'érudition de ses analyses historiques et philosophiques ne rendent pas la tâche facile à qui veut relever le défi de ses thèses paradoxales. Paul Feyerabend enseigne la philosophie des sciences à l'université de Berkeley et à l'Institut Polytechnique de Zürich. Après **Contre la Méthode** (*Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*) [Editions du Seuil, "Science Ouverte", 1979; "Points Sciences", 1988], ouvrage désormais classique, vient de paraître en version française son dernier livre, au titre et au contenu non moins iconoclastes... mais non moins argumentés, **Adieu la Raison** [Editions du Seuil, "Science Ouverte", 1989]. A cette occasion, Paul Feyerabend nous a confié le texte original de sa toute récente préface à une édition de **Contre la Méthode** en... chinois - dont on se demande avec intérêt si elle va être effectivement publiée. On y trouvera l'expression concentrée de ses positions.

Contre la Méthode tente d'établir une thèse et d'en tirer les conséquences. La thèse est celle-ci : **les événements, procédures et résultats, qui constituent les sciences n'ont pas de structure commune** ; il n'y a pas d'éléments qui soient présents dans toute recherche scientifique et manquent ailleurs. Les développements scienti-

fiques concrets (par exemple, la faillite des cosmologies de l'état stationnaire ou la découverte de la structure de l'ADN) ont des traits spécifiques, et l'on peut souvent expliquer pourquoi... et comment ... ces traits ont conduit au succès. Mais... on ne peut rendre compte d'une seule et même façon de toute découverte, et certaines procédures qui ont réussi... dans le passé... peuvent conduire à la confusion dans le futur. La réussite en recherches n'obéit pas à des règles générales ; elle repose... ici sur un truc, là, sur un autre ; les étapes de ses progrès... et les normes mêmes qui définissent ... un progrès ne sont pas toujours connues aux protagonistes. De profonds changements de point de vue, telle la "révolution copernicienne" ou la "révolution darwinienne", affectent... différemment... différents domaines de recherche. Une théorie de la science qui établit des critères et des structures valables pour *toutes* les activités scientifiques et les justifie par référence à la Raison ou à la Rationalité, peut impressionner les profanes - mais elle est bien trop grossière pour être utilisée par les gens de métier, c'est-à-dire par les scientifiques placés devant des problèmes de recherche concrets.

Dans ce livre, je tente d'étayer cette thèse par des exemples historiques. Il ne s'agit pas de *l'établir*, mais de la rendre *plausible*, et, ce faisant, d'indiquer comment d'autres énoncés futurs sur "la nature de la science" pourraient être sapés : étant donné n'importe quelle règle, ou n'importe quel énoncé général sur les sciences, il existe toujours des développements qui, bien que valorisés par les partisans de la règle, montrent que cette règle amène plus de dommages que d'avantages.

Une conséquence de cette thèse est que les réussites scientifiques ne peuvent pas être expliquées simplement. Nous ne pouvons pas dire : " la structure du noyau atomique a été élucidée parce que les chercheurs ont fait A,B,C..." , où A, B et C sont des procédures qui pourraient être comprises indépendamment de leur utilisation en physique nucléaire. Tout ce que nous pouvons faire, est de donner un compte-rendu historique détaillé, comprenant circonstances sociales, accidents et idiosyncrasies personnelles.

Une autre conséquence est que le succès de **la science ne peut être utilisé comme argument pour traiter d'une façon conventionnelle des problèmes encore irrésolus** . Une telle position exige l'existence de procédures qui puissent être détachées des situations de recherche particulières, et dont l'utilisation garantisse le succès. Ma thèse affirme qu'il n'existe pas de telles procédures. La référence à la Science pour justifier, par exemple, la quantification des comportements humains est donc un argument sans substance. La quantification marche dans certains cas, échoue dans d'autres ; par exemple, elle a conduit à des difficultés dans l'une des sciences apparemment les plus quantitatives, la mécanique céleste, pour les problèmes de stabilité des systèmes planétaires, et a dû faire place à des considérations qualitatives (topologiques).

Il s'ensuit aussi que **les procédures non-scientifiques ne peuvent être**

écartées par un argument a priori. Affirmer : “la procédure que vous utilisez est non-scientifique, nous ne pouvons donc avoir confiance dans vos résultats et ne pouvons financer votre recherche”, suppose que la science réussit toujours et qu’elle doit sa réussite à l’utilisation de procédures uniformes. La première partie de l’affirmation (‘la science réussit toujours’) est erronée, si par ‘science’ nous comprenons simplement l’activité des scientifiques : ils connaissent nombre d’échecs. La seconde partie (‘la réussite est due à des procédures uniformes’) est erronée, car il n’existe pas de telles procédures. Les scientifiques sont comme des bâtisseurs : ils construisent des édifices de tailles et de formes différentes, et ne peuvent être jugés qu’après coup, une fois achevée leur construction. Elle peut tenir, elle peut s’effondrer - personne n’en sait rien.

Mais si les réalisations scientifiques ne peuvent être évaluées qu’*a posteriori*, et s’il n’existe pas de méthode abstraite garantissant la réussite *a priori*, alors les scientifiques ne sont pas mieux placés que quiconque pour discuter ces questions ; simplement, ils en ont une connaissance plus détaillée. Ceci veut dire que **le public peut participer à la discussion sans pour autant brouiller les voies de la réussite** (ces voies ne sont pas connues !). Dans les cas où le travail des chercheurs l’affecte, le public *devrait* même participer : d’abord, parce qu’il est partie prenante (nombre de décisions scientifiques affectent la vie publique) ; ensuite, parce qu’une telle participation est la meilleure éducation scientifique possible. Une pleine démocratisation de la science (qui inclut la protection des minorités - comme celle des scientifiques eux-mêmes) n’est pas en conflit avec la science. Elle entre en conflit avec une philosophie, souvent appelée ‘Rationalisme’, qui utilise une image glacée de la science pour terroriser les gens étrangers à sa pratique.

Une conséquence, que je n’ai pas développée dans mon livre, mais qui est étroitement liée à sa thèse fondamentale, est qu’**il peut y avoir de multiples formes de science**. Des gens peuvent approcher le monde de plusieurs façons, à partir de diverses situations sociales, et produire différentes connaissances. Les humains ont survécu pendant des millénaires avant que survienne la science occidentale ; pour y réussir, ils avaient besoin de connaître leur environnement, jusques et y compris des éléments d’astronomie. “Plusieurs milliers d’Indiens ont vécu dans une région désertique de Californie du Sud sans en épuiser les ressources, alors qu’aujourd’hui seule une poignée de familles blanches arrivent à y subsister. Ils vivaient dans l’abondance, car dans ce territoire apparemment désolé, ils avaient une connaissance familière de soixante espèces, au moins, de plantes comestibles et de vingt-huit autres ayant des propriétés narcotiques, stimulantes ou médicales” (C. Lévi-Strauss). Les connaissances qui ont permis, et préservé, les modes de vie des nomades ont été acquises, et transmises, d’une façon non-scientifique (la ‘science’ ne désignant plus maintenant que la science naturelle moderne). La technologie chinoise a longtemps manqué de tout fondement scientifique à l’occidentale, bien qu’elle fût très en avance sur la

technologie européenne à la même époque. Il est vrai que la science occidentale règne, désormais, sans partage sur tout le globe. La raison, pourtant, n'en est pas la supériorité de sa 'rationalité inhérente', mais le jeu de la domination (les nations coloniales ont imposé leur mode de vie) et la course aux armes: la science occidentale a réussi, en tout cas, à créer les instruments de mort les plus efficaces. La remarque selon laquelle, sans la science occidentale, beaucoup de nations du Tiers-Monde connaîtraient la famine est correcte ; encore faut-il ajouter que ces problèmes ont été créés, et non allégés, par les formes initiales du 'développement'. Il est vrai également que la médecine occidentale aide à éradiquer parasites et maladies, mais cela ne démontre en rien qu'elle est la seule à offrir des avantages, et que d'autres formes de recherche sont sans mérites aucuns. **La science du Premier Monde est une science parmi d'autres** ; en prétendant à l'hégémonie, elle cesse d'être un instrument de recherche et se transforme en force de pression politique. Ces idées sont développées dans mon nouveau livre *Adieu la Raison*.

Ma raison essentielle pour écrire ces livres a été d'ordre humanitaire, et non intellectuel. J'ai voulu aider les gens, non 'faire progresser la connaissance'. Partout dans le monde, les gens ont développé des moyens pour survivre dans des environnements partiellement dangereux, partiellement plaisants. Les histoires qu'ils contaient et les activités qu'ils menaient, enrichissaient leurs vies, les protégeaient et leur donnaient sens. Le 'progrès de la connaissance et de la civilisation' - comme on appelle la pénétration des façons et des valeurs occidentales dans tous les coins de la planète - a détruit ces merveilleux produits de l'ingéniosité et de la compassion humaines, sans même un regard en leur direction. Le 'progrès du savoir' en nombre de lieux a signifié l'assassinat des esprits. Aujourd'hui, d'anciennes traditions ressuscitent, et les gens tentent à nouveau d'adapter leurs vies aux idées de leurs ancêtres. J'ai tenté de montrer, en analysant les parties apparemment les plus 'dures' des sciences naturelles, que la science, bien comprise, n'a aucun argument contre cette démarche. Et, beaucoup de scientifiques, désormais, agissent dans cette direction. Les médecins, les anthropologues, les écologistes commencent à adapter leurs procédures aux valeurs des gens qu'ils sont censés conseiller. Je n'ai rien contre une science ainsi menée ; c'est l'une des plus belles inventions de l'esprit humain. Mais je m'oppose aux idéologies qui couvrent du nom de science, le meurtre culturel .

p. 15 : Calligraphie originale de David Fujitsang